

# L'éloge de la colère

Autor(en): **Marcel, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 42

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222133>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE  
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
l'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES  
30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



## GARE AUX ELECTEURS !

HAQUE fois que je ne suis pas fixé sur l'importance ou les conséquences d'une mesure ou d'une disposition politique quelconque, chaque fois que je suis embarrassé sur le jugement que je dois porter sur les événements, je vais trouver un de nos gouvernants, un de ceux qui nous ont appelé assez insolemment des vaudois moyens.

Le Vaudois moyen est celui qui paie ses impôts, quel qu'en soit le nombre et l'importance, sans murmurer ; c'est celui dont le salaire n'est jamais soumis à aucun changement ; c'est celui dont on ne se rappelle l'existence, que tous les trois ans ; c'est le pauvre bougre de travailleur, de paysan, de commerçant, d'industriel, de professeur, qui accepte de bonne foi toutes les nouvelles épreuves qu'on lui impose et qui supporte la grande pénitence de la vie, patriotiquement.

Je suis donc allé trouver le brave père François, le bon assesseur de chez nous, c'est auprès de lui d'ordinaire que je vais prendre une consultation lorsque quelque chose me chiffonne et je lui ai demandé ce qu'il pensait de toutes les combinaisons qui se discutent actuellement entre les divers partis politiques à l'approche des prochaines élections.

Le père François tourna la tête après m'avoir lancé un coup d'œil dont la finesse disait clairement qu'il se demandait si je ne me moquais pas de lui.

A la fin, voyant que je m'adressais naïvement à son bon sens, il consentit à me faire connaître son appréciation sur l'inquiétude croissante de nos bons parlementaires.

— Ne voyez-vous pas, me dit-il, que tous ces gens-là ne sont rien moins que rassurés. Ils ont par ce Berne un bon fauteur, un tabouret à la pinte du Jura ou de l'Ours. Ils n'entendent plus les récriminations de leur moitié. Et puis ils ont conscience qu'ils sont quelqu'un et non pas la moitié du premier venu !

— Oui, oui ! père François ! Il y a longtemps qu'on sait ça ! les trois quarts de ces messieurs des Chambres Fédérales tiennent surtout à rester en évidence ! Mais vous m'avouerez qu'avec cette tonnerre de proportionnelle, on est rudement embêté pour les votations ! Comment du diable faut-il faire, avec toutes ces listes, dont la plupart portent deux ou trois fois les mêmes noms, pour voter de sorte ?

— Oh ! c'est pas si difficile que ça ; on choisit la liste qui nous plaît le mieux on biffe tout dessus et c'est valable quand même ! Rien de plus simple, il n'y a pas besoin de se casser la boule.

— En effet, père François, c'est simple comme bonjour, c'est tout de même une belle invention que cette proportionnelle ! C'est le progrès ! Eh ! bien puisque c'est le progrès, marchons avec le progrès.

— Bien parlé mon ami, allons boire un verre en attendant ces votations !

L. Ecteur.

A l'école. — Au cours d'instruction civique le maître interroge un élève :

— Que faut-il faire, Rambaud, pour être enterré avec les honneurs militaires ?

Rambaud, qui a dix ans, se gratte la tête, réfléchit, puis, sûr de son fait, s'écrie :

— Faut être mort, monsieur.



PÈ DZENÈVA

## LA SOCIËTA DAI NATION

RA, l'ài a, pé l'Urope et pllie llien, on pucheint cotterd dé fenne que fant martsì lè z'hommo bin adraí. L'ein a dâi vilhies et dâi dzouvenes, dâi galèzes et dai pouettes.

La pllie retse et la pllie grôcha, l'est la mère Ique, que l'a dza dâi mouf d'infants, lo Canadâ, la Djamaïque, lo Bresí, lo Chili, etc.

Aprè cein, l'a na balla dama quasù asse retse et asse grantâ que la mère Ique. L'est la dama Britannia. Et pu, la dama Gaulatie, que l'est bin galèza, Fraù Germania que l'a zù na pucheinte tsecagne avoué son hommo et que l'a saillâ dèfrou de l'hotò. Pù l'Étalique que vegnai fieraude adí pí, rappò à sè doù riere-oncllio Césâ, lo Djúlo et l'Auguste que l'ant bâtsi lo maí dé juét et lo maí d'òat.

L'a onco l'Escandinavie que vegnai d'amont, la Libérique que l'est botecànna de Malaga, la balla Kanique que l'est adí ein nièze avoué ses bouèbes.

Et pu duve pernettes oncodzouvene, l'Eslovaquie et la Gosselavie que l'ant héretâ de l'Hongrie et de l'Autruche, leu mère-grand.

L'ein a onco iena que l'étaí na pucheinte balla fenna que fasaí la nique à la mère Ique avoué son arzeint et son bllia. Mà l'est on bocon braque, sta pourra Russie. Po couménci, l'a tsandzi dé sobrequait. Ora, s'appelle la Soviétacie.

La pourra fenna l'a mau élèvà sè valets : sant devegnu dâi z'orguoíáo et dai lârro : L'ant trovâ moian, tsi leù, d'eincobllia lo sèlao po avâi na granta vèpra que l'ai d'iant « lo grand soí ». Dinse, pllie min dé né et pllie min de dzo : l'est adí la miné. Fant cein po poâi robâ tot cein que pouant trovâ et étertí lé pouirro que voudrant se réveindzi.

Adon, lè dame dâo Cotterd ant saillâ dèfrou la Soviétacie, rappò à clli lârro de valets.

Po finí, l'ài a na boûna vilhie, asse ridaïe qu'ouna pomma reinette ein févrâ, mà adí galèza ovoué son tsapí dé deintalle et son cotillon rodze et bllian, adí grachâose et pllienna d'écheint. Vo l'ai dzâ comprai, vo la cougnaite bin, pardine : l'est noutra bouna mère-grand, l'Helvétie.

Suzette à Djan-Samüet.

## L'ELOGE DE LA COLÈRE

OMME je refusais de lui prêter de l'argent, un ami me parla franchement : « Si tu savais, mon cher, quel imbécile tu es ! »

Durant une demi-heure, il développa ce thème. Pour fortifier sa thèse, il cite des exemples, rapports des propres personnes compétentes, multiplie les arguments, me convainc.

Puis, il jura qu'il n'avait pas besoin de mon appui et, pour mieux me punir, fit le serment de ne plus m'emprunter un sou :

— Pas ça ! criait-il en désignant le bout d'un ongle qu'il fit craquer, entre ses dents ; pas ça, tu comprends ?...

J'avais compris. Il s'en alla, claquant la porte. Probablement qu'il ne reviendra jamais plus.

Voilà comment l'amitié cesse alors qu'elle devrait commencer : au moment où l'on se comprend !

\* \* \*

Dans le discours de mon ami, il y avait de l'exagération sans doute, mais aussi de la vérité, le ton convaincu de la voix, la sincérité du regard, la belle indépendance du geste, tout cela en témoignait superbement. Ravi autant qu'ému, je regardais cet homme que j'allais bientôt perdre ; pour la première fois, il osait être franc.

Il y eut bien dans l'exorde des phrases méchantes qui cherchaient à blesser, cependant, elle ne portèrent point, on les sentait trop calculées dans leurs effets, les autres vinrent ensuite, alourdies de reproches encore inexprimés, et là, de toute mon âme j'écoutai.

Je sus comment l'affection réciproque de deux êtres, loin de les unir, les sépare. Egoïste ou insouciant, on attache pas assez d'importance aux confidences faites, l'ami en garde un sentiment de solitude qui ne s'efface pas. Il se tait à cause de son amitié même, par crainte de blesser à son tour, mais se souvent du mal causé, car il n'est pas dans la nature humaine d'oublier autre chose que les joies...

Il suffit après d'un instant de mauvaise humeur et les peines s'expriment par des mots de rancune.

Sincèrement, j'avais cru comprendre mon ami. Il m'en avait donné l'assurance et j'en étais persuadé. Or, voici que soudain, il me jetait le contraire à la face. Dans sa colère, il me remémorait pêle-mêle telle de ses aventures d'amour qui le toucha et me laissa indifférent, tel ennui qui le tourmenta sans m'affliger, tel service qu'il me rendit dont j'eusse dû le remercier. A mesure qu'il s'emportait, je saisis mieux combien notre affection nous avait tenus éloignés l'un de l'autre, combien sa haine, maintenant, nous rapprochait.

Car c'est une chose curieuse à constater, la loyauté découle souvent de la méchanceté, le mensonge de la bienveillance. Le vice et la vertu ne sont pas opposés autant qu'il peut sembler ; leurs points de contact se confondent, une zone commune les relie où seuls les grands moralistes se retrouvent. Du moins l'affirment-ils.

Or, quand on s'aime, une délicatesse mutuelle nous fait détester la complète franchise, les vérités qui sont ennuyeuses à entendre, on les garde pour soi, c'est une question de tact et c'est une sottise, les amis s'ignorent au lieu de se connaître. Tout au fond d'eux-mêmes ils sentent bien qu'ils vivent désunis et pourtant se supportent.

Mais supporter n'a jamais signifié comprendre.

Ainsi, les rapports gagnent en courtoisie ce qu'ils perdent en sincérité, la politesse met un masque sur les visages et nous fabrique une âme.

\* \* \*

Le rêve avait été d'exprimer ses idées à quelqu'un qui nous fut semblable. On pensait : je ne lui cacherai ni mes défauts, ni mes penchants,

ni mes ambitions, ni mes amours et l'on se réjouissait de l'intérêt qu'on avait suscité. De son côté, l'ami tenait le même langage. Qu'advint-il? Chacun parla de soi, tendant une oreille distraite aux confidences de l'autre, et chacun fut déçu. L'égoïsme était là. Il en résulta des désillusions, des froissements, peut-être des chagrins. Il eut suffi de dissiper cette équivoque. On n'ose pas. Certains aveux sont trop pénibles à formuler.

Et l'on vécut ensemble, étranger l'un à l'autre, jusqu'au jour où la colère mit le point final à ce malentendu.

\* \* \*

Alors, ce fut l'explication qui vous dessille les yeux, le reproche brutal qui traduit la pensée intime en l'amplifiant un peu pour la rendre accessible.

On dit: «Voilà comment je suis, tu n'as pas su le deviner.» On dit encore: «Voilà comment tu es.»

Ces deux points établis, il serait facile de s'entendre. La colère quand elle n'est pas accompagnée de bris de glace est une excellente réaction. Dès qu'un ami s'emporte, écoutez-le: vous trouverez dans ses paroles des phrases justes plus que dans des propos flatteurs. Débarrassez-les des gros mots, n'en prenez que l'essence et vous saurez quelle marge insoupçonnée vous séparait de lui.

La colère, c'est le bandeau qu'on ôte d'un geste brusque, c'est la pleine lumière après l'obscurité.

Les hommes sont ainsi faits: ils se livrent mieux dans la haine que dans l'amour ou l'amitié, il faut en prendre son parti et mettre en faveur ses amis pour les comprendre bien...

André Marcel.

#### PAYS DE MIRACLES!

**C**ANDIDE de Lourtier avait la fâcheuse habitude de s'endormir sur son char, chaque fois qu'il rentrait tardivement de voyage. La mule, brave bête, ramenait gentiment son maître à la porte du logis. L'homme comptait là-dessus et ne s'en faisait pas.

Cependant, une fois, ce mode de faire valut au brave Candide une aventure que l'on commente discrètement dans le village. Très brièvement, la voici:

Rentrant de Martigny avec un chargement de vin et de provisions, le montagnard s'était endormi sur son siège. Le corps adossé contre des sacs de farine et des tonneaux de fendant, les bras ballants, rênes au vent, il ronflait comme un juste. L'animal connaissait sa route; il arriva sans encombre au bourg de Sembrancher où bifurque la vallée. Là, voyant que le conducteur était dans les bras de Morphée, des loustics prirent la mule par la bride et retournèrent l'attelage dans la direction de Martigny.

La bonne bête, docilement, refit en sens inverse le trajet accompli. A son retour à la ville, elle s'arrêta sur la grand-place, au bord du trottoir, face au café, devant une auge vide.

C'est là qu'après avoir rêvé longtemps de messes, de processions, d'élections communales et de combats de reines, Candide s'éveilla aux premières lueurs de l'aube grise.

Le dormeur crut avoir la berlue. Se réveiller à Martigny après avoir pris le chemin de Lourtier plusieurs heures auparavant, voilà certes, une aventure qui tenait du prodige!

Comme l'on croit encore aux miracles dans la vallée, Candide est persuadé qu'il a été victime d'une «diablerie».

Alphonse Mex.

**Du tac au tac.** — Deux hommes, qui se détestaient, se trouvèrent un jour face à face dans un chemin juste assez large pour une personne.

L'un d'eux se planta en travers et proféra d'un ton bouffon:

— Je ne cède jamais la place à un imbécile.

— A quoi l'autre, s'effaçant contre la muraille:

— Moi, toujours, passez donc, cher ami.

**Charité.** — Il a absolument éreinté mon tableau dans sa critique!

— Bah! ne t'en préoccupe pas. Il n'a aucune opinion personnelle. Il répète toujours tout ce que le monde dit!...



#### LA CHANSON FRANÇAISE

**C**ETTE brève étude sur la chanson française va peut-être évoquer dans l'esprit de certains lecteurs les temps révolus des crinolines aux ampleurs périmées que seuls les besoins d'une figuration carnavalesque exhument parfois des malles où elles reposent, givrées d'oubli et farcies de naphthaline, au fond de quelque arrière-boutique de fripier ou de «bric-à-brac»; tant pis, malgré le sourire de dédain ultra-moderne dont je risque d'être accueilli, je ne perds pas le souvenir des formes adorables qui s'épanouissent à l'aise sous ces dômes d'étoffe et je reste fidèle à ma... préhistoire.

Quant à la robe, si la coupe a vieilli, le tissu de supérieure qualité est demeuré plein de fraîcheur à travers sa robuste solidité.

Donc, à ces âges reculés où les danseurs n'avaient pas besoin, pour être réputés cavaliers accomplis, de se trémousser comme aujourd'hui en de déshonorantes danses sauvages, avec des contorsions de chorée spasmodique, sur des rythmes barbares, la bonne tenue, la distinction, la souplesse et l'élégance étant jugées suffisantes, on convenait qu'en matière de chanson, la pureté de l'inspiration et celle du poème étaient le plus sûr critérium de la valeur.

Quand les chansonniers de jadis célébraient le vin, l'amour, la femme et les sentiments, il y avait de la gaieté dans leur verre, du respect dans leur passion, de la délicatesse dans leur cœur et non de l'ivrognerie, du vice et du cynisme.

Les chansonniers étaient des poètes et des stylistes. Pour eux, la chanson était une honnête dame, pimpante, jeune, fleurie et racée, qu'un mot trivial, qu'une expression douteuse, qu'un geste équivoque, qu'une allusion grossière, qu'un quatrains boiteux eussent effarouchée et mise en courroux.

Courtisans désireux de s'attirer ses précieuses faveurs, ils rivalisaient de courtoisie et de consciencieux efforts pour lui plaire. Troubadours épris et discrets, exprimant leur flamme ardente en des vers délicats et châtiés, comme les aimait cette Muse élégante, difficile en ses goûts, ils se vouaient sans réserve à la vraie, à la bonne, à la belle et saine chanson française. Leurs thèmes étaient de choix comme leur langage.

Les petits-enfants, les vieillards, la bonté du cœur, la joie et la douleur, voilà ce qui fleurissait sous la plume des chansonniers qui charmèrent nos pères. Poésie, tendresse, sentimentalité, voilà ce qu'exhalèrent leurs chants!

Aujourd'hui la plupart des «fabricants de couplets» (je n'écris pas «chansonniers») à succès ne célèbrent plus la femme qu'en vers où le souci de respecter les règles prosodiques a été remplacé par l'unique hantise d'inventer d'écoeuvrants sous-entendus à tendances pornographiques.

Certes, la profession de chansonnier, n'avait rien jadis de monacal; les auteurs n'étaient point pudibonds, ils ne reculaient pas devant le morceau joyeusement troussé, saupoudré de sel gaulois, mais ils avaient cette sûreté de touche qui leur permettait d'épicer leur plat, sans qu'il emportât le palais.

La conception était différente de celle d'aujourd'hui; on ne redoutait pas l'ariette grivoise, ni le refrain gavroche et alerte, mais on accomplait le tout d'esprit dont la légèreté n'excluait en rien la convenance, on savait gazer l'image un peu trop suggestive, tandis qu'à présent le but semble être d'atteindre au maximum

de laideur et de saleté et de l'étaler avec fracas.

Pendant, il est juste de convenir que les vrais poètes-chansonniers (ils sont quelque-uns dignes de ce nom) ont conservé la tradition de respect qu'avaient leurs prédécesseurs pour celle qu'ils servent à leur tour avec ferveur et talent.

Bons ouvriers œuvrant pour l'art dont ils veulent perpétuer l'important monument, ils sont dignes à tous égards de notre entière sympathie.

Aimons-les, parce que, sous leur plume, frémit un cœur débordant; parce qu'ils traduisent, en des strophes ailées et sonores, à travers le sourire ou les larmes, tout ce que la vie comporte de rêve, d'idéal ou de misère. Ils sont le réconfort des humbles; parfois la providence de mères au chevet des berceaux et toujours le refuge apaisant de ceux qui souffrent. Aimons-les, parce qu'ils ne s'avilissent pas à monnayer leur inspiration en flattant de bas instincts et surtout, aimons-les, parce qu'ayant enfanté de belles choses ils consacrent le meilleur d'eux-mêmes, inconnus ou célèbres, à les faire vivre et à les répandre.

Quant à la chanson française, pour ceux qui sont encore capables d'éprouver des émotions, elle demeure noble, pure, trônant à des sommets d'où ne la feront jamais choir les pygmées qui tentent vainement de l'abaisser jusqu'à leur niveau.

La Grande Dame, les domine de son inépuisable hauteur, ne faisant le geste gracieux de donner sa main à baiser qu'à ceux qui, fiers et dignes, la servent avec simplicité et dévotion.

C'est sans rancune, je pense que mes contradicteurs conviendront avec moi que les rotundités de la crinoline des aïeules valaient bien la platitude de la robe — trop mouvante au souffle des... moulins — de leurs modernes petites-filles.

Philippe Bontoux.

**La Patrie Suisse.** — C'est un fort joli numéro que le dernier venu (961, du 10 octobre) de la «Patrie Suisse». Il s'ouvre par le portrait de M. Joseph Kunischen fils. Ce sont ensuite de pittoresques scènes de vendange dans le Valais, le cinquantième anniversaire de la Société d'agriculture du Valais, le congrès international des droguistes à Bâle, le téléphone entre la Suisse et la Finlande; puis l'exposition de Porrentruy, un plan de Payerne datant de 1738, le portrait du peintre bernois Albert Anker, avec des reproductions de plusieurs de ses œuvres, le château de Beromünster (Lucerne) qui abrita le premier atelier d'imprimerie de Suisse, les manœuvres de la brigade de cavalerie I, la Fête des Vendanges à Neuchâtel, avec un total de trente-cinq magnifiques gravures.

#### PARTI POUR LA GLOIRE!

**C**A plupart du temps ce sont de pauvres héros sans intelligence, inconscients ou révoltés, qui passent devant les Tribunaux. Il y a rarement des cas comme celui qui vient de se présenter au Tribunal de police de Genève. Ce dut être une séance bouffonne:

Arrive à la barre, en traînant ses galoches, un vieux bonhomme au tablier de toile bleue. C'est Henri Bébeler, une silhouette bien connue à Genève.

Bébeler a brisé une vitre dans un café.

— Pourquoi avez-vous fait ça? questionne le président.

— J'étais parti pour la gloire!...

— Est-ce que vous travaillez?...

— Je suis tapissier, Monsieur le président, je travaille pour un cafetier.

— Ah! Ah! je comprends tout.

— Parbleu, Monsieur le président! Travailler pour un cafetier, c'est signer la tempérance sur une feuille de chou et la faire transporter par une chèvre!...

Le juge réprime un sourire, puis sévère:

— Vous êtes marié au moins?...

L'homme, avec gravité:

— Depuis sept ans, Monsieur le président.

— Et vous avez quitté votre femme?

— Depuis sept ans aussi, Monsieur le président.

— Vous reconnaissez que vous avez brisé une vitre...